

Bienveillance

Texte de Jacques Delobel

La bienveillance a-t-elle sa place en politique ou dans les affaires ? N'est-elle pas antagoniste avec la notion de justice ? Enfin, l'injonction à en faire preuve ne chercherait-elle pas finalement à dissimuler une violence sociale ? Dans le numéro de février des « Études », **Jérôme Porée**, professeur de philosophie, explore la longue liste des griefs contre la bienveillance... Pour mieux défendre celle-ci.

1. Mirages de la bienveillance

Commençons par les arguments qui accusent la bienveillance,

L'idéologie de la bienveillance connaît un succès inédit à l'hôpital et à l'école mais aussi dans la police, dans les prisons et pour finir dans les entreprises où elle tend à faire oublier la précarité, l'inégalité, l'arbitraire, le mépris et la souffrance au travail au point que l'on en préférerait presque le cynisme de Milton Friedman, l'économiste néolibéral, lorsqu'il déclare que la seule responsabilité de l'entreprise, c'est de faire du profit car au moins ne trompe-t-il pas sur la réalité d'un univers gouverné par la loi de la concurrence, qui détruit toutes les solidarités et encourage chez chacun le même calcul, le même égoïsme, la même violence.

Dans son livre « le Léviathan », Hobbes trace une frontière entre la morale et la politique. En morale, on peut faire l'hypothèse du meilleur et supposer l'homme capable de bonne volonté. Mais en politique, on doit faire l'hypothèse du pire et supposer que l'homme est un loup pour l'homme, juste intelligent pour calculer son intérêt et se donner les lois qui le protégeront de ses semblables et lui permettront de se garder en vie. Rousseau critique la théorie de Hobbes : les lois politiques n'ont pas seulement pour fonction d'assurer la sécurité, elles doivent encore leur permettre d'affirmer leur liberté. C'est donc ce double bénéfice que l'on peut attendre selon lui du contrat social. Mais celui-ci reste à ses yeux un calcul intéressé. Quant aux institutions qui en résultent, ce sont des institutions justes, en ce sens précisément que tous y trouvent leur intérêt. On peut donc concevoir des institutions justes mais pas des institutions bienveillantes. La distinction de la justice et de la bienveillance recoupe ainsi celle de la politique et de la morale : il existe une frontière infranchissable entre politique et morale.

Le mot bienveillance signifie selon l'une de ses sources de « bonne volonté » (*benevolentia*). Mais quand on juge une conduite, on se fonde sur l'action accomplie, non sur l'intention présumée. Aussi loue-t-on quelqu'un d'avoir bien fait et non d'avoir bien voulu. Et il faut avouer que la bienveillance n'est pas la bienfaisance. On peut cependant penser qu'elle promet des actions soustraites au calcul et à l'intérêt.

Une autre objection peut être opposée à la bienveillance : Elle vient de ce qu'on imagine que l'on peut être frappé soi-même par un semblable malheur. Son vrai ressort est l'égoïsme. Nietzsche disait que c'est un autre type d'égoïstes que les compatissants. La bienveillance est l'expression d'une impuissance, d'une impuissance à vivre car la vie, fondamentalement est volonté de puissance.

2. Vertus de la bienveillance

Pour défendre la bienveillance des accusations dont elle est l'objet, je commencerai par la morale et terminerai par la politique.

Nous voilà guéris de toute faiblesse comme de tout angélisme. Francis Hutcheson (1725) et David Hume (1751) sont des défenseurs de la bienveillance. L'hypothèse que l'amour de soi explique toutes les conduites humaines et qu'il n'en existe donc pas de vraiment désintéressée est remise en question. Nous admirons les actions héroïques alors qu'elles se concluent par la mort du héros et nous blâmons celles des traîtres et des tyrans qui pourtant servent l'intérêt de leurs auteurs. C'est la preuve que l'approbation et la désapprobation morales est indépendant de l'amour de soi.

Nous sommes là dans le domaine de la fiction : il en va autrement dans la vie réelle. Mais Hume prévient cette objection quand il écrit que, si nous pouvons éprouver ces sentiments à la lecture ou au théâtre, c'est que notre esprit est naturellement disposé à une telle fin. Cette disposition n'est autre que la bienveillance. Comme le remarque Hutcheson, nous n'appelons pas bienveillant quelqu'un qui est utile à autrui sans que nous puissions imaginer chez lui une telle disposition. La bienveillance est donc désintéressée et ne peut être réduite à l'amour de soi. Un sentiment en témoigne que nous n'éprouverions pas si elle n'avait aucune réalité : la gratitude. La gratitude en effet, suppose la bienveillance, comprise comme une disposition naturelle à vouloir le bien d'autrui.

C'est bien ce sentiment de gratitude qu'expriment dans la vie réelle, les patients à l'égard des héros ordinaires (soignants, médecins, psychologues...) qui leur prodiguent quotidiennement soin et attention. La gratitude atteste que la bienveillance n'est pas restée sans effet dans leur personne et répond à l'objection adressée aux morales de l'intention : qu'il ne suffit pas de bien vouloir pour bien faire et que la bienveillance manque de toute efficacité propre. Hume parle en ce sens de la « force du principe bienveillant », une force distincte de celle de la volonté de puissance.

Comment agit la bienveillance ? Pour Hume, elle renforce la confiance et l'estime de soi, distinguée alors de l'amour de soi.

La bienveillance est définie alors en un endroit comme un « sentiment naturel qui nous incite à sympathiser avec les intérêts de la société et de l'humanité ». Encore ce sentiment, même s'il est ancré dans notre nature, est-il influencé par l'éducation et les habitudes acquises. C'est donc un sentiment indéterminé à la fois en compréhension et en extension (comme l'est d'ailleurs la sympathie qu'il suscite et avec laquelle d'une certaine manière il se confond.

Mais le surgissement de la sympathie dans la définition de la bienveillance entraîne une autre question : celle du pouvoir propre du sentiment, quand il n'est pas éclairé par la raison.

C'est pourquoi, Kant distingue de la bienveillance de cœur, une bienveillance de principe qui ne souffre, elle, nulle exception et à laquelle la raison donne la forme d'une loi universelle.

Une deuxième source présumée du mot bienveillance est : bona vigilantia, c'est à dire bonne vigilance ou comme on est tenté de dire : bonne veillance. C'est bien de veille qu'il est question.

Le veilleur ne se contente pas de vouloir le bien d'autrui, il se demande encore comment exercer cette volonté. Comme il y a une pitié dangereuse, il y a une sollicitude inauthentique. Elle tend à décharger l'autre de sa liberté et de sa mort.

Le bien sur lequel la bienveillance veille est la liberté d'autrui. Cette liberté, simplement, n'est pas l'indépendance, pas plus que l'autonomie n'est l'autosuffisance. C'est tout le paradoxe d'une liberté finie, comme l'est la liberté humaine : elle ne se peut qu'avec le concours d'une autre liberté.

La bienveillance, loin de l'annuler, favorise l'exercice de la volonté autonome et contribue ainsi à restaurer l'estime de soi. Il faut comprendre la bienveillance comme le crédit fait par une liberté à une autre liberté qu'elle suppose par là même capable du meilleur. La vertu qui lui est associée est la confiance.

Hume ajoute à la confiance : l'attention, la considération, l'indulgence, la générosité et la compassion. La bienveillance n'est pas une vertu particulière, mais un principe général de la vie morale. Elle a une expression privilégiée dans la sollicitude, l'hospitalité et l'espérance.

- La sollicitude parce qu'elle est le souci d'autrui et que la bienveillance en reçoit son orientation première
- l'hospitalité parce qu'elle est l'accueil inconditionnel de l'autre
- L'espérance puisqu'un tel accueil suppose l'autre capable du meilleur et s'en remet pour cela à sa volonté libre.

Et le politique alors ?

On peut concevoir des institutions justes mais non des institutions bienveillantes.

Nous avons alors besoin des associations qui reçoivent des aides de l'État.

La bienveillance a donc besoin des institutions comme des associations. C'est un enjeu politique autant qu'une exigence morale.